





# **Ce que #MeToo fait au travail journalistique**

## **Ethnographie d'une rédaction de presse écrite nationale**

**Dr. Laure Beaulieu**

*beaulieu.laure@gmail.com*

*Exposé introductif de soutenance, le 13 décembre 2024*

*Thèse dirigée par Laure Bereni (CMH), en co-direction avec Claire Blandin (Sorbonne Paris Nord/LabSIC)*

Madame la présidente du jury  
Mesdames les directrices de thèse  
Mesdames les rapportrices  
Messieurs les examinateurs  
Cher·es membres de l'assemblée

Je souhaiterais tout d'abord vous remercier chacune et chacun pour le rôle que vous avez joué afin de rendre possible cette soutenance aujourd'hui. Merci à celles et ceux qui ont lu, commenté, annoté, mais aussi à celles et ceux qui ont soutenu, organisé et planifié. Cette thèse c'est avant tout un moment, un moment que les trois historiennes Bibia Pavard, Michèle Zancarini-Fournel et Florence Rochefort ont appelé le « moment #MeToo ». Mon intérêt pour étudier le journalisme au prisme du genre avait débuté avant cela, mais il est indéniable que cette période historique, qui commence en 2017, et se caractérise par la forte circulation et la relégitimation des idées féministes, notamment autour de la question des violences sexistes et sexuelles, mais aussi de la forte visibilité des mobilisations féministes en ligne et hors ligne, a constitué ma thèse et structuré mon parcours de recherche.

Je voudrais donner quelques dates pour illustrer la force de ce contexte historique dans la définition de ma question de recherche. Le 18 septembre 2017, je soutiens mon master 2 à l'Ehess sur les femmes journalistes féministes. Deux semaines plus tard, le 5 octobre 2017, le *New York Times* et le *New Yorker* publient leurs enquêtes sur Harvey Weinstein. Mon sujet de recherche devient alors un enjeu dans l'espace public et dans les rédactions.

En septembre 2018, je débute mon contrat doctoral en sciences de l'information et de la communication à l'université Sorbonne Paris Nord. Je choisis de réaliser une monographie et donc de me concentrer sur un média en particulier, que j'appelle le *Journal*, et qui est un média de presse écrite nationale française. Je réalise mon premier entretien avec une journaliste du site Internet au début du mois de février 2019. Quelques jours seulement après cet entretien, *Libération* révèle ce que l'on appellera ensuite le « scandale de la ligue du Lol ».

Durant les mois de février, mars et avril 2019, les révélations de violences sexuelles se multiplient dans le champ journalistique français. En parallèle, je multiplie les entretiens avec des journalistes.

À ce moment-là, j'avais pris l'habitude de dire que je pourrais faire cinq thèses et j'accueille donc avec joie les annonces d'arrivée de nouvelles doctorantes sur ces sujets, car j'estime qu'il y a beaucoup à faire. À cette même période, j'obtiens de la rédaction en cheffe du site Internet de réaliser un mois d'observation non participante au sein de la rédaction en novembre 2019. Mais encore une fois, l'actualité post #MeToo me rattrape.

Mon premier jour d'observation est fixé le 4 novembre 2019. La veille, le 3 novembre, *Mediapart* publie son enquête sur les accusations de l'actrice Adèle Haenel contre Christophe Ruggia. Le soir du 4 novembre, Adèle Haenel prend la parole sur *Mediapart*. C'est un moment très fort qui aura des répercussions politiques, sociales et médiatiques. Je suis là, dans la rédaction, à écouter les discussions, à participer aux réunions et à entendre les réactions.

Durant le mois de novembre 2019, à l'intérieur de la rédaction, je peux aussi suivre le Grenelle contre les violences conjugales, lancé par le gouvernement de l'époque, et dont les conclusions sont annoncées symboliquement le 25 novembre 2019.

Cette thèse pourrait donc se résumer ainsi : « être au bon endroit au bon moment ». Avoir devant soi un moment historique en train de se faire et pouvoir récolter énormément de matériaux ethnographiques. Il fallait néanmoins s'en emparer et ne pas perdre pied face à la quantité de matériaux disponibles. Pour cela, l'approche des sciences sociales du genre m'a beaucoup aidée. Cette démarche est nourrie par la sociologie, la science politique, mais aussi l'anthropologie, l'histoire et évidemment les sciences de l'information et de la communication. Je trouve en outre ma place au sein des sciences de l'information et de la communication, une discipline intrinsèquement interdisciplinaire.

D'un point de vue épistémologique, je fais donc des sciences sociales genrées du journalisme avec une attention particulière pour les organisations, l'organisation du travail, les normes et pratiques professionnelles et les réceptions des idées politiques. Et je pose la question suivante dans ma thèse : quelles conséquences a eu le moment #MeToo au sein de la rédaction du *Journal*, tant du point de vue de l'organisation du travail, de l'évolution des normes et pratiques journalistiques sur les questions de genre et de féminismes, que du point de vue des politiques managériales et du fonctionnement de l'organisation ?

Je reviendrai lors de cette prise de parole, dans un premier temps, sur la construction de mon objet et ma méthodologie de travail, puis dans un second temps, j'évoquerai mes apports analytiques dans différents champs de recherche.

## 1) Construction de l'objet et méthodologie de travail

a) Je voudrais maintenant évoquer la construction de mon objet de recherche

Mon objet de recherche a lui finalement peu bougé par rapport à ce que j'imaginai en début de doctorat. Depuis le départ, je souhaitais observer ce qu'il se passait à l'intérieur d'une rédaction, analyser les processus de production et l'organisation du travail journalistique, en mettant la focale sur la manière dont les professionnel·les du journalisme appréhendent les questions de genre et de féminismes.

Je voulais aussi considérer l'organisation médiatique dans son ensemble, c'est-à-dire aussi comme une entreprise de presse, en m'intéressant au management et au rôle de l'image de l'organisation dans les prises de décision. La monographie m'a semblé être un moyen efficace pour analyser finement les rapports de domination à l'œuvre et les parcours individuelles. Et c'est donc ce que j'ai fait. En choisissant de me concentrer sur le *Journal*, une organisation médiatique que j'appréhende au prisme du genre.

b) Je vais maintenant évoquer ma méthodologie de travail

J'ai réalisé 35 entretiens semi-directifs entre janvier 2019 et octobre 2020 avec des journalistes du quotidien papier et des journalistes numériques, des dirigeants éditoriaux et managériaux. La moitié de ces entretiens ont eu lieu à l'intérieur des locaux de l'entreprise, dans des salles de réunion, à la cafétéria ou dans les bureaux de mes enquêté·es. L'autre moitié a eu lieu en dehors de la rédaction, principalement dans des cafés et quelquefois dans des restaurants.

J'ai par ailleurs réalisé un mois complet d'observation non participante en novembre 2019 et des observations de réunions d'un groupe de travail sur les féminicides, et j'ai assisté à d'autres événements de manière plus sporadique. Je m'appuie par ailleurs sur un corpus documentaire, composé des diaporamas de formations visant à lutter contre les VSS, et de documents réalisés par les ressources humaines auxquels j'ai eu accès et que j'ai analysés.

Je suis positionnée sur le terrain en tant que femme, chercheuse non titulaire, réalisant un travail en sciences sociales. Il est indéniable que je partage une proximité avec l'ensemble de mes enquêté·es étant donné mon diplôme de Sciences Po Paris, et d'une école de journalisme reconnue, et de ma position antérieure de journaliste numérique dans différentes rédactions. Ce travail constitue une ethnographie puisque que j'ai passé beaucoup de temps sur le terrain, et que j'ai enquêté sur différents aspects/pans de l'entreprise de presse étudiée, afin d'en donner une image la plus complète possible. Mais c'est aussi une ethnographie au sens où le milieu sur lequel je travaille se caractérise par un fort niveau d'interconnaissance, et parce que je m'impose une posture d'enquête réflexive.

Durant ce travail doctoral, mener les entretiens et réaliser des observations a sans doute été la partie qui m'a le plus passionnée, mais cela a aussi impliqué un travail d'empathie et de gestion intense et renouvelée de mes émotions, qui fut parfois éprouvant. Mener un terrain à un moment où les dénonciations, les révélations et les récits de violences sexistes et sexuelles étaient omniprésentes à la fois dans l'espace public, au sein de l'organisation de la rédaction et lors des entretiens, a en effet impliqué pour moi un coût émotionnel indéniable. Il s'agira pour moi dans les prochaines années de formaliser des pistes concrètes et utiles de méthodes et pratiques, ce que d'autres ont déjà commencé à faire, afin de transmettre ce que j'ai parfois douloureusement compris et analysé sur ce terrain médiatique aux prises avec les violences de genre.

Ce terrain a aussi été difficile en raison du contexte de la pandémie de Covid-19. Le traitement des matériaux, seule chez moi, sans la possibilité de rencontres académiques en présentiel a renforcé la difficulté de ce travail doctoral. Les journalistes ne sont alors plus disponibles, rechignent à passer au distanciel, les réunions auxquelles j'avais obtenu l'accès n'ont plus lieu en présentiel et mon accès aux informations se raréfie. Les priorités éditoriales sont, elles aussi, bouleversées. Je réussis néanmoins, entre deux confinements, et trois couvre-feux à refaire du terrain et à mener différents entretiens, notamment avec des dirigeants, à l'automne 2020.

c) Je voudrais évoquer rapidement la question de l'anonymisation au prisme des coûts de ce terrain d'enquête

Je ne reviendrai pas sur les exigences légales et déontologiques qui imposent une stricte politique d'anonymisation, afin d'assurer une protection maximale à mes enquêtés. Mais je voulais signaler qu'il s'agit aussi de me protéger, moi, en tant que chercheuse, *a fortiori* non titulaire. J'ai dû faire face à des menaces d'attaque en diffamation très sérieuses lors de la publication d'un article scientifique. Mon cadre d'anonymisation permet de limiter les risques de cyberviolences à mon encontre sur les réseaux sociaux numériques, puisque je suis une cible en tant que femme identifiée comme féministe, dans le contexte actuel de renforcement de la circulation des discours réactionnaires et antiféministes. Évidemment, vous reconnaîtrez sans doute le média en question, mais lui donner un pseudonyme permet aussi de ne pas trouver immédiatement mon travail par une simple requête sur un moteur de recherche ou sur un réseau social.

## **2) Dans un deuxième temps, je voudrais évoquer mes résultats et ce que j'apporte à différents champs de recherche**

Cette thèse apporte une analyse ethnographique fine d'un média de presse écrite nationale, dans le contexte spécifique post #MeToo, au prisme du genre. Elle montre comment ce moment #MeToo façonne l'organisation de la rédaction, les routines de travail et les productions journalistiques.

Le premier apport de cette thèse concerne la sociologie des organisations au prisme du genre et des rapports de pouvoir en leur sein. Elle montre l'existence de fortes inégalités de genre et de violences sexistes et sexuelles, quasi exclusivement contre des femmes, au sein de l'organisation. Elle étudie l'évolution des politiques managériales mises en œuvre dans le contexte post #MeToo pour traiter les inégalités de genre et les violences de genre en leur sein.

Le deuxième apport de cette thèse concerne la sociologie du journalisme et en particulier les travaux sur l'évolution des pratiques et normes journalistiques. Elle étudie l'évolution des normes et pratiques professionnelles sur les questions de genre et de féminismes, et les débats et tensions que ces sujets suscitent au sein de la rédaction, à partir de l'étude de deux « affaires » qui ont cristallisé ces enjeux, celle de la publication de la tribune Dantour, et celle des révélations d'Adèle Haenel contre Christophe Ruggia dans *Mediapart*. Elle montre en outre en quoi la hausse du nombre de contenus publiés et la modification des genres journalistiques utilisés n'empêche pas le maintien de cadrages altérant des victimes et des auteurs de violences sexuelles en fonction de leur classe sociale et de leur race. Cette thèse révèle *in fine* que les sujets en lien avec le genre et les féminismes ont fait l'objet d'une légitimation fragile au sein de la rédaction mais pas d'une institutionnalisation. Cette thèse montre enfin en quoi le positionnement éditorial sur les questions de genre et de féminismes est devenu un enjeu central dans le champ journalistique à la fin des années 2010 et apporte donc à l'analyse des rapports de force en son sein.

Le troisième apport de cette thèse concerne la sociologie du journalisme et la question de la définition de l'excellence professionnelle. Elle analyse les fortes tensions et les conflits entre les membres de la rédaction du *Journal* à propos du modèle d'excellence journalistique. Elle montre en quoi différentes conceptions de la profession de journaliste cohabitent au sein de la rédaction et comment elles s'articulent avec des formes différenciées d'appropriations des idées féministes.

Je mets en avant deux modèles distincts de rapport au journalisme qui se manifestent clairement quand il s'agit de traiter le genre et les féminismes. Cela me permet d'interroger la remise en cause, partielle, du modèle professionnel dominant du journaliste détaché et neutre.

## Conclusion

En conclusion, j'aimerais évoquer deux pistes de poursuites possibles de mes recherches doctorales.

a) L'évolution des pratiques et normes journalistiques et sur le rôle d'un média concurrent du *Journal* dans ses évolutions.

Comprendre comment ont été négociées les évolutions de pratiques journalistiques sur le genre et les féminismes, et en particulier la création du poste de *gender editor*, et la mise en place des enquêtes sur les violences sexuelles dans ce média concurrençant le *Journal* par sa gauche. Mais aussi les évolutions des pratiques et normes journalistiques et de l'organisation du travail sur les questions des rapports sociaux de race, la mise en place d'une responsable éditoriale aux questions de race en septembre 2024.

Ce média, que j'appellerai *Informatio*, est ainsi dans une position de *leader* ou pour utiliser un autre terme de « *first setter* », du point de vue économique et du point de vue des pratiques et normes journalistiques. Il s'agirait d'interroger ce positionnement, notamment le traitement des personnes minorisées, et ses effets sur le champ journalistique français. Et ce, en comparaison avec mes matériaux sur le *Journal*.

b) Le travail émotionnel des journalistes lorsqu'elles et ils travaillent sur les violences de genre

J'ai commencé à appréhender cette question dans cette thèse. Je voudrais aller plus loin dans l'analyse du rapport entretenus par les journalistes avec les savoirs psychologiques. Il me semble qu'il y a une ambivalence. En effet, alors que elles et ils donnent beaucoup de place aux savoirs psychologiques dans leur pratiques professionnelles et dans leur traitement des violences de genre, au détriment d'approches systémiques et inspirées des sciences sociales de ces questions, elles et ils ont tendance à ne pas lire les conséquences de leur activité professionnelle sur elles et eux-mêmes au prisme des connaissances psychologiques disponibles et à ne pas prendre en considération les risques encourus. Il s'agirait de mettre cette ambivalence en lien avec le modèle dominant d'excellence professionnel, qui s'articule autour du journaliste détaché, neutre et sans émotion, qui empêche, au moins partiellement, la prise en compte des conséquences psychologiques du travail journalistique.